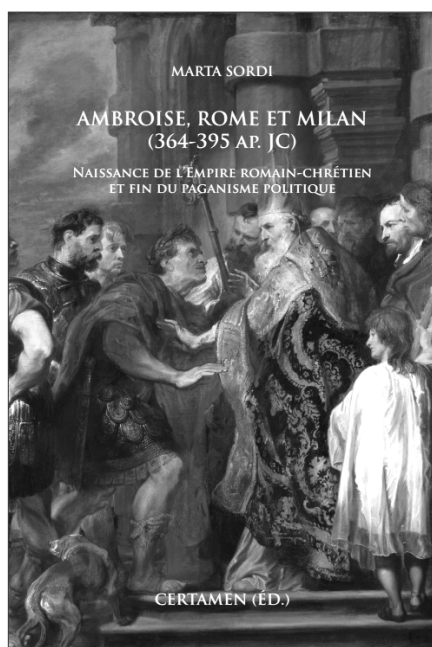


Titre	Ambroise, Rome et Milan (364-395 ap. JC). Naissance de l'Empire romain-chrétien et fin du paganisme politique
Auteur	Marta Sordi
Collection	Lapillus
ISBN	978-2-9550225-2-8
Format	14,8x21 cm
Pages	94 ; notes, index, bibliographie
Prix	12 euros
Dépôt légal	février 2019



Lapillus «Lapillus» est la collection des Éditions Certamen dédiée aux œuvres courtes, mais précieuses.

Thèse principale L'ouvrage analyse la transformation de l'Empire romain entre la fin de la dynastie des Constantinien (364) et la mort de Théodose (395). Durant cette période, on passe d'un empire gouverné par des monarques chrétiens à un « *Empire romain-chrétien* », selon l'expression d'Augustin. L'empire traverse alors une succession de crises considérables dont il semble pourtant sortir renforcé. À la mort de Théodose, il a retrouvé stabilité et unité, sécurisé ses frontières, et endigué la menace barbare. Chacun des six chapitres explore un aspect de cette transformation à la fois politique, institutionnelle et culturelle, en soulignant le rôle de saint Ambroise. Intellectuel, évêque et interlocuteur des empereurs, il est celui qui, pour reprendre les paroles de l'auteur, « *fournit sa théologie du pouvoir à l'Empire romain-chrétien à l'heure où il prend enfin conscience de lui-même* ».

Marta Sordi Marta Sordi (1925-2009) a enseigné l'histoire grecque et romaine dans les universités de Messine, Bologne, puis à l'Université du Sacré-Cœur de Milan, où elle a dirigé l'Institut d'Histoire Antique. Elle a en outre été membre de l'Institut Lombard de Sciences et Lettres, de l'Académie Pontificale d'Archéologie et de l'Institut d'Études Étrusques. Auteur d'une immense bibliographie (plus de 450 références), Marta Sordi a marqué de manière déterminante la recherche italienne, révolutionnant l'étude des relations entre chrétienté et Empire. S'appuyant sur une méthodologie extrêmement rigoureuse et des grilles d'analyse des textes d'une méticuleuse intelligence, elle a été la première à exploiter scientifiquement les textes néo-testamentaires en tant que matériau historique, organisant de véritables échanges et éclairages mutuels avec les œuvres littéraires et les sources païennes ou chrétiennes contemporaines. Elle a reçu en 1997 la médaille de la Ville de Paris.

I. Marta Sordi fait débiter son étude par ce qu'elle appelle le « *Choix de l'Occident* ». Elle considère que la décision de Valentinien Ier de s'installer à Milan en tant qu'*Augustus potior*, et non à Constantinople, constitue un retournement de tendance aux conséquences considérables. Il obéit à des nécessités stratégiques et politiques, mais comporte une dimension fondamentalement spirituelle. La dynastie constantinienne avait imposé à l'empire un demi-siècle de « déséquilibre oriental », qui avait culminé avec la désastreuse expédition en Perse de Julien. L'Occident avait été négligé et fragilisé. Valentinien Ier entend stabiliser l'empire et ses frontières. Avec Milan, il se donne une capitale sur le limes, proche de la Gaule, mais aussi du monde balkanique. Il s'éloigne aussi du Sénat et des anciennes élites romaines. Dans sa nouvelle capitale, l'empereur va procéder également à la christianisation institutionnelle de l'empire. Marta Sordi insiste sur le rôle hautement symbolique de l'adoption de nouvelles regalia impériales, la couronne et le mors forgés à partir des clous de la Crucifixion qu'Hélène avait offerts à Constantin, et que Valentinien fait venir à Milan. Par ce geste fort, le nouvel empereur tient à ce que les symboles traditionnels de l'exercice du pouvoir dans l'Antiquité soient désormais intrinsèquement rattachés à la rédemption chrétienne.

II. Valentinien, empereur sincèrement chrétien, avait choisi Ambroise comme évêque de sa capitale en 374, explique l'auteur, pour remplacer l'arien Auxence. Il pourrait ainsi s'appuyer sur un prélat rigoureusement catholique, mais aussi un serviteur consciencieux de l'État et un représentant de la classe sénatoriale romaine. Ces trois aspects de la personnalité d'Ambroise contribuent à déterminer en lui une théologie du pouvoir et de la citoyenneté particulière. En tant qu'héritier de l'antique tradition sénatoriale romaine, Ambroise considère que Rome est avant tout un socle de valeurs. Ce qui fait l'identité romaine, ce sont ces vertus de pugnacité, courage et ce sens du devoir et du sacrifice incarnés par les héros tels que Camille, Regulus ou Scipion l'Africain. Ce sont, bien sûr, les héros de la République, pour laquelle Ambroise nourrit la nostalgie classique des hommes de son extraction, et qui pour lui constitue l'âge d'or de l'histoire romaine. Il fait d'elle le *pulcherrimus rerum status* dans l'*Hexaméron*, où elle est décrite sous la forme de la société des grues. Dans l'empire qui lui succède (la société des abeilles de l'*Hexaméron*), la *liberté* de la République

peut survivre, si l'empereur conçoit son règne comme *servitium*, et s'il modère son pouvoir par la vertu. C'est le sens des regalia sur lesquelles Ambroise insiste tant dans le *De obitu Theodosii* : l'empereur chrétien, qui porte sur lui les clous de la Crucifixion, au front par la couronne, et en main dans le mors, est détenteur d'un pouvoir qui n'est pas le sien, et sur lequel il doit rendre des comptes à Dieu.

III. L'auteur explore ici l'attitude d'Ambroise homme d'Église face au pouvoir impérial christianisé. Valentinien meurt un an après l'accession d'Ambroise à la chaire de Milan, et le rapport à César change. La jeunesse de l'empereur Gratien, dominé par une « *mère impie* », rend leur audace aux païens et aux ariens. Les premiers sont désireux d'assurer la prééminence de la religion romaine traditionnelle, les seconds cherchent à la cour d'Occident la marge de manœuvre qu'ils n'ont plus dans l'Orient de Théodose. À travers une succession de crises avec le Palais (celle des basiliques milanaïses, de l'autel de Victoire), Ambroise défend jusqu'à l'épreuve de force sa vision de l'Église et de ses rapports à l'État romain laïc : les deux universalismes doivent rester des interlocuteurs distincts. Que le souverain soit chrétien et œuvre pour l'Église est une chose, mais il ne peut être l'Église, et l'Église ne peut vouloir se substituer à l'État. Elle accepte les lois justes que César lui impose, elle ne sert pas du bras séculier. L'évêque peut, par contre, au nom de cette laïcité lutter contre l'ingérence de l'État dans la vie de l'Église. Mais la « *libertas dicendi* », la liberté d'interpeller le souverain de l'évêque chrétien n'est pas chez Ambroise un outil au seul service d'un combat confessionnel : Marta Sordi montre comment cette « *liberté* » atteint des sommets de gravité à l'occasion des affaires de Callinicum et de Thessalonique qui opposent l'évêque au très catholique Théodose. Dans le regnum, dans cette « *société des abeilles* » où tous sont « *libres sous un monarque* », l'évêque est celui qui, incarnant l'Église, doit parler au souverain pour le rappeler à son obligation de *servitium* aux hommes et à Dieu et l'éloigner de la tentation tyrannique.

IV. Le quatrième chapitre est dédié à la transition juridique qui donne au christianisme sa position de religion de l'empire. Marta Sordi décrit le double processus, qui voit d'un côté les empereurs du IV^e siècle renouveler les proclamations de cette liberté religieuse inaugurée par Constantin, et de l'autre condamner graduellement la magie, la divination, les sacrifices et les autres usages

traditionnels du paganisme. Ces interdictions restent longtemps sans application ni volet répressif, et la christianisation du pouvoir impérial sous Valentinien s'opère sans rupture majeure. Le paganisme reste la religion majoritaire de l'aristocratie romaine la plus influente, et sa pratique ne ferme aucune porte, aucune carrière. Pour l'auteur, le point de bascule est l'abandon du souverain pontificat par Gratien. En cessant d'être le chef de la religion officielle de l'empire, Gratien coupe définitivement le lien entre le paganisme traditionnel et la personne de l'empereur. Le christianisme des empereurs se fait plus exclusif : le rejet individuel se transforme en un rejet institutionnel dont les manifestations vont s'accroissant. Marta Sordi se penche également sur la controverse de l'autel de la Victoire, que Gratien a fait ôter du Sénat, et sur la fin des financements publics aux collèges païens. Selon l'auteur, ces mesures participent d'une même conception du rapport de l'État au religieux, dans laquelle elle reconnaît les idées d'Ambroise. Les tentatives sénatoriales pour restituer au paganisme sa position de religion officielle de l'empire échouent, notamment en raison de l'opposition d'Ambroise. Ambroise fustige le parti païen radical du Sénat, qui prétend conserver la prééminence institutionnelle, et imposer aux empereurs une dévotion artificielle à un culte qui n'est plus le leur ni celui des masses. Pour Ambroise, le paganisme ne peut prétendre à une position institutionnelle privilégiée et doit se plier, comme les autres Églises, aux lois et aux usages réglementant les religions. Face au refus des empereurs, l'aile intransigeante du paganisme ira chercher sa bonne fortune auprès des usurpateurs : un choix malheureux qui conduira à la fin du paganisme politique.

V. Dans ce chapitre, Marta Sordi aborde la question des grands procès de Rome et d'Antioche, dont elle donne une lecture particulière : ils illustrent la multidimensionnalité de la lutte entre empereur et Sénat. Fondés sur des infractions à la législation religieuse en matière d'augures, de sacrifices parmi les élites de Rome et d'Antioche, les grands procès initiés sous Valentinien Ier et Valens conduisent à des exils, tortures, saisies et condamnations à mort des accusateurs et accusés. Ammien Marcellin les commente avec horreur, mais, comme ses contemporains, n'y voit pas un affrontement religieux. Il voit en revanche l'accession brutale au pouvoir d'une génération d'hommes nouveaux, originaires des provinces (venus de Pannonie, d'Illyrie), et même du monde

germanique, dans le sillage la nouvelle dynastie. Le heurt avec l'ancienne classe dominante romaine est sanglant et frappe au plus haut de l'échelle impériale. Le père de Théodose, pris dans les accusations de divination, est lui-même condamné à mort. L'auteur observe que cette vaste crise prend place alors que les caisses impériales sont vides et que l'empereur porte son attention aux classes plébéiennes. Son successeur Gratien n'entreprend contre la classe sénatoriale aucune répression. Il vit en bonne intelligence avec elle, et la confrontation ne se déroule que sur le plan religieux. Théodose qui lui succède après l'usurpation de Maxime, apparaît dans un premier temps accommodant avec le parti païen occidental, puis adopte une attitude répressive, criminalisant les pratiques païennes, comme il l'avait fait auparavant en Orient. Une certaine historiographie a voulu voir derrière ce revirement l'influence d'Ambroise, mais pour l'auteur, il n'en est rien. Elle montre que ces décisions prennent place hors de tout contrôle d'Ambroise, qui en cette période, agit plutôt en élément de médiation, en bonne intelligence avec le paganisme modéré.

VI. Les deux usurpations de Maxime et d'Eugène, à la fin du IV^e siècle, si elles sont le fait de chrétiens, vont polariser le monde politique romain sur le plan religieux. Face à l'intransigeance des empereurs pannoniens, qui n'entendent pas restituer au paganisme officiel sa position de prééminence, l'opposition païenne va se rapprocher, et prendre le parti des usurpateurs. Maxime en Gaule, était un co-empereur compétent au catholicisme intransigeant (Ambroise regrette sa répression sanglante des hérétiques chrétiens), mais lorsqu'il décide d'entrer en Italie pour renverser Gratien, il voit se coaguler autour de lui un front païen, qui lui garantit le soutien de Rome. Les sacrifices reprennent, comme le culte des idoles dans le sillage de son armée. Il est défait par Théodose, sous lequel l'Empire romain est à nouveau unifié. La seconde usurpation, celle d'Eugène, ne rencontre pas, à la différence de la précédente, la moindre reconnaissance par Théodose. Elle est également fondamentalement païenne : les grandes figures du paganisme romain en font un combat contre le christianisme, sans doute motivé par un oracle qui annonçait sa fin imminente. Leur engagement est donc sans retour. Après la nouvelle victoire de Théodose, le monde païen perd donc tout poids politique, si bien que l'empereur peut même se permettre, à l'invitation

Résumé par chapitre	d'Ambroise, de pardonner aux vaincus. Marta Sordi montre comment le paganisme poursuit son combat sur le plan culturel et intellectuel. Les invasions gothiques sont l'occasion de revenir à la charge et d'associer le déclin de Rome et l'abandon de son ancienne religion. L'ultime résistance du paganisme trouve ses interprètes en Étrurie, terre de la religion romaine archaïque. La victoire miraculeuse du chrétien Stilicon sur le fervent païen Radagaise à Fiesole, en pleine Toscane en 406, désamorce le piège dialectique, que le sac de Rome en 410 ne suffit à raviver.
---------------------	---

Contacts	31, rue Gambetta 93330, Neuilly-sur-Marne, France +33 (0)6 52 40 16 38 contact@editionscertamen.fr www.editionscertamen.fr
----------	--
